

**Table Ronde**  
**La ‘modélisation métaphorique’ dans la représentation des phénomènes.**  
**15-16 décembre 2006**

Chaire « Dynamique du langage et contact des langues » et MSH-Nice

**D’un chaos à l’autre, à l’autre-chaos métaphorisé**  
(Ou : des nouvelles du chaos 5 ans après)

Didier de Robillard

Université de Tours

*Préambule : le texte qui suit n’est pas un véritable résumé de ce que je présenterai, mais on y trouvera néanmoins toutes les idées que je présenterai lors de cette rencontre.*

**De la créolistique à l’alterlinguistique**

Je propose depuis quelques temps, à mon sens par simple traduction et transfert de domaine (de celui de la créolistique à la linguistique générale), une approche que l’on peut caractériser comme insistant sur la pluralité, le chaos, l’histoire, la réflexivité, la contextualisation<sup>1</sup>.

Il est impossible de citer ici l’ensemble des lectures qui m’ont permis de construire ces propositions. Il me semble qu’en citant P. Ricoeur, J.L. Le Moigne, E. Morin, I. Stengers, B. Latour, pour les généralités, et Ph. Blanchet et M. Heller pour les collègues plus proches thématiquement, je m’acquitte d’une bonne partie de mes dettes intellectuelles, mais d’autres créanciers me guettent.

Pour commencer à entrevoir une approche autre que celle qui est actuellement hégémonique, qu’on peut appeler soit « positive » soit « galiléo-cartésienne » soit encore « structurale élargie » soit « systémiste », ou encore « homogénéiste » selon les contextes et le trait que l’on souhaite mettre en lumière, il suffit, pour cela, de cesser de croire au Grand Soir scientifique que nous promettent depuis si longtemps ces approches, où, après des années de travaux minutieux, fastidieux et tant rigoureux, le monde trouvera enfin son explication rationnelle. En inversant la problématique, on peut partir d’une évidence telle que l’on ne peut se dire que si on l’a repoussée si longtemps, c’est qu’elle occupait tout le champ de vision au point qu’on l’a prise pour un élément inamovible du paysage.

Cette évidence n’est, en somme qu’une caractéristique importante des sciences humaines est leur travail de / dans / avec / contre / sur l’altérité dans la mesure où leur dénominateur commun et leur tâche centrale consiste à comprendre comment un « autre » (puisqu’il n’est ni soi synchroniquement, ni de son groupe à soi) se comporte, en quoi cela est particulier, en quoi cela conduit à des produits culturels marqués de son originalité.

Le focus de la linguistique-sciences-du-langage, de ce point de vue, ne peut demeurer ce qu’on entend parfois appeler au singulier l’« objet-langue », disons plutôt plus charitablement déjà, les objets langues. Malheureusement, ceux-ci sont le doigt qui montre l’objectif lointain qui est vraiment pertinent, à savoir comment, dans la dimension langues-langage-discours, on travaille, on construit de l’humain, jamais tout à fait le même, jamais tout à fait différent ?

Si l’altérité devient centrale, une partie indispensable de la tâche à accomplir consiste à montrer, synchroniquement, comment cet autre se distingue des autres, et, diachroniquement, comment il évolue de manière historique et chaotique (dès lors qu’il y a prédictibilité, une formule suffit, et il s’agirait d’une bien piètre altérité si elle était prédictible, donc manipulable). Les linguistes

---

<sup>1</sup> Une synthèse en sera présentée dans *Perspectives alterlinguistiques. Métaphores et traductions de l’autre parlant*, L’Harmattan, collection Perspectives discursives, 2 volumes à paraître, 2006.

structuralistes ont fait de la « langue » leur objet, mais il serait facile de montrer comment cet objet est culturellement et historiquement situé, à un moment où, pour aller vite, on peut considérer qu'un des rôles de la linguistique est de participer à la construction des états-nations, notamment en soulignant que les langues germaniques ont des origines au moins aussi prestigieuses que celles des langues romanes, ce qui constitue un moteur de la linguistique historique et comparée. Par la suite, les sociologues avec E. Durkheim insistent sur l'idée de norme et de coercition comme principe social fondateur, ce qui influence F. de Saussure qui invente le « système », fiction stabilisante et homogénéisante à l'image des états homogènes en construction. Dans une telle époque, on n'avait évidemment que faire de l'altérité, sinon pour l'esquiver comme le montre G. Bergounioux (1992), tout particulièrement pour la linguistique française. De nos jours la notion d'altérité me semble essentielle à la compréhension des phénomènes de transnationalité (Heller / Budach, 1999 ; Heller / Labrie (2003)), de mondialisation, de francophonie même, surtout depuis qu'elle se prend à douter d'elle-même, et devient donc sensible à une altérité qu'elle a si longtemps ignorée. Si le structuralisme contribue à la légitimation des états-nations, ce n'est pas étonnant qu'une époque où ce monde est mis en cause ait besoin d'une autre linguistique que structurale, peut-être celle fondée sur l'altérité ? Si le structuralisme était construit sur l'*unimodalité* (qu'on peut décliner : hiérarchie des structures, stabilité, homogénéité, substantialisation, synchronie, décontextualité), cette linguistique pourrait s'imaginer sur le mode de la *plurimodalité* (parité, instabilité, hétérogénéité, processus constructifs, temporalité, contextualité). Avec bien plus de conséquences qu'il n'en a l'air au début.

Si tel est le cas, les travaux effectués dans les domaines tels que la créolistique, qui ont permis de passer de la binarité de la vision diglossique à la complexité de la vision interlectale, et qui ont présenté des arguments pour illustrer l'idée que l'on n'y comprend rien sans recours à la temporalité, à la dimension socio-historique, peuvent sans doute inspirer cette linguistique.

On s'aperçoit en effet que les caractéristiques mises en relief plus haut parmi les tendances fortes d'une telle linguistique, que les pratiques créoles plurielles, instables, chaotiques, que les langues créoles instables, aux frontières incertaines peuvent souffler quelques idées pertinentes à une telle approche.

Les structuralismes ont parié sur la stabilité, la synchronie (qui rend inobservables les processus temporalisés), la décontextualité, l'homogénéité, la hiérarchie des paramètres et catégories pour construire les « systèmes », à l'aide de méthodes considérées comme universelles, acontextuelles et achroniques. La congélation du monde dans l'instant synchronique, sa stabilisation à cœur légitimait l'utilisation de protocoles métaphorisés comme des instruments censément mis en œuvre de manière uniforme par des chercheurs qui considéraient leur propre interchangeabilité et celle des locuteurs comme une garantie de l'objectivité de leurs travaux. L'obsession de la stabilité et de l'homogénéité (l'idéal de ce type d'approche est celui de la terminologie technologique, censée être bi-univoque entre signifiant et signifié<sup>2</sup>) a entraîné la nécessité de la synchronie, qui interdit d'imaginer l'instabilité parce que celle-ci a besoin de temps pour pouvoir s'imaginer, s'observer, comme la durée du film s'oppose à la recherche d'instantanéité de la photographie. La fiabilité de l'instrument et du protocole invariable et reproductible, clés de cette linguistique, repose sur la prédictibilité du monde.

Une alterlinguistique se construit, à la créole, sur l'instabilité, la contextualité, l'hétérogénéité, la prise de sens dans l'histoire, en considérant ces dimensions non comme des obstacles à vaincre, mais comme des alliés. Le sens des segments linguistiques n'est pas bi-univoque, et cela n'est nullement gênant, puisque la contextualité peut pallier, de manière radicalement écologique, les oscillations du sens tout en y contribuant par ailleurs. Mieux : l'*investissement* des acteurs sociolinguistiques, leurs interactions, pallie les éventuels malentendus. L'instabilité des discours n'est pas, dans ce type d'approche, considérée comme un handicap. Bien au contraire, l'instabilité du discours, en exigeant le co-investissement des acteurs sociolinguistiques dans le discours, favorise le lien social, le travail de l'altérité là où l'uniformité assignée aux langues par les structuralismes postule des comportements d'une uniformité peu réaliste de la part d'êtres humains en situation autre que très formelle. C'est dans ce type de situation échappant aux normes, que naissent les créoles, qu'évolue le français, dans une indétermination décidément chaotique qui ne se laisse réduire ni à la continuité comme le pensaient les

---

<sup>2</sup> La socioterminologie nuance cependant considérablement ce propos, et montre bien que, même dans ce domaine où cela est pourtant plausible, il s'agit d'un fantasme : voir, en bibliographie, les articles de J.C. Boulanger, Y. Gaudin, F. Gaudin.

premiers créolistes du courant romaniste, ni à des déterminismes économiques, cognitifs, linéaires. Cela inspire une linguistique dans laquelle, en extrapolant à l'extrême, et en radicalisant le saussurisme lui-même à la suite d'A. Cornillet (2005) mais autrement que dans le sens étroitement pragmatique que ce dernier lui donne, on peut considérer que la valeur des signes linguistiques n'est effectivement pas positive, mais négative. Un signe n'est pas une classe de sens liés à une classe de signifiants, mais de sens interdits : un signe dénote les significations qui lui sont inaccessibles, et laisse béant l'espace de sa signifiante, à investir selon le contexte. Le signe linguistique, dans les situations informelles, bien plus nombreuses que les formelles, vient désambigüiser le contexte là où cela est nécessaire et seulement là où cela l'est, et dans la mesure où cela l'est, de manière complémentaire. L'investissement dans les activités discursives-linguistiques est considéré comme un acte qui a pour résultat autant de construire les êtres parlants, que du lien social rendu possible par l'investissement relationnel nécessaire à des communications radicalement écologiques<sup>3</sup>, que du sens linguistique, dans l'acception restreinte de ce terme : on se dit autant qu'on dit, on se construit dans une socialité en construction dans l'interaction autant qu'on fait passer des sens.

Dans cette alterlinguistique, l'être humain est conçu comme, à défaut de démonstration contraire, instable, hétérogène, contextualisé, historicisé, puisqu'il se construit en permanence, sans qu'on puisse lui attribuer une quelconque « vérité » de base à laquelle on pourrait ramener ses variations comme le linguiste le fait avec la lemmatisation. Cette construction permanente, évolutive, diversifiée, chaotique, se fait en partie par le biais des activités linguistiques-discursives, en réaction à celles de l'autre, dans le temps. Il s'agirait d'une linguistique qui étudierait plutôt des *résultantes* (comment, immergé dans le monde, l'homme parlant parvient à peser sur des composantes en s'y investissant) que des *résultats*. C'est une manière de dire l'insignifiante possible de l'entrée par l'analyse des signifiants, qui sont une composante de ce processus complexe : le fait d'avoir identifié un signifiant ne permet pas de « prédire » grand-chose de son sens.

Cela signifie que ces activités de langue-langage-discours ont un double rôle contradictoire et complémentaire. Elles permettent la construction d'un soi diversifié, réactif, évolutif, adaptable à l'autre, au contexte, aux objectifs des interactions. Elles permettent à ce soi de se produire dans la continuité temporelle, d'articuler, d'historiciser ces soi apparemment multiples en un soi cohérent dans le récit producteur de soi. Les activités linguistiques-discursives permettent donc la construction du tissu de contradictions dont nous sommes faits : autant tissu<sup>4</sup> que contradictoire, et la parole est à la fois ce qui diversifie et ce qui rassemble.

Ce qui permet au soi, qui du point de vue unimodal, risque l'éclatement dans la diversité exigée par les moments d'action avec l'autre, de se produire, c'est l'interprétation de ces autres participant à ce processus chaotique en un soi cohérent par le biais de l'histoire, qui raconte la mise en cohérence de ce processus, unifié par une interprétation rétro-anticipatrice informée par les objectifs changeants qu'il se donne. Ce qui lui donne sens, c'est la faculté d'interpréter le passé comme aboutissant au futur.

Quelles sont les conséquences, sur le plan de la méthode, de tout cela ?

Il est probable que le fétichisme de la *trace*, caractéristique du linguiste depuis qu'il se raconte scientifique, se voie fortement nuancé. En effet, une forte solidarité lie la synchronie, la stabilité, la décontextualité, l'homogénéité, et l'insistance sur la fonction communicative qui a fondé les structuralismes. Si on veut qu'un signe linguistique soit décodable indépendamment de toute prise en compte de l'histoire, du contexte, de l'identité des interactants, des enjeux de l'interaction, etc., ce signe doit se rapprocher autant que possible de la bi-univocité, puisque l'on se prive, dans cette approche, de tout ce qui permettrait de lever d'éventuelles ambiguïtés.

En effet, si l'on considère que le centre d'intérêt de la linguistique n'est pas l'« objet langue », mais la résultante d'activités parmi lesquelles l'activité linguistique-discursive, et si l'on admet que la communication n'est ni la seule finalité des interactions, ni même peut-être la principale (du moins, c'est ma lecture de Le Page / -Tabouret-Keller, 1985), si l'on conçoit l'échange linguistique-discursif comme un acte ontologique individuel et social (production d'êtres et de sociétés) socialisé, contextualisé-historicisé, cela change singulièrement la donne.

---

<sup>3</sup> Dans une approche radicalement écologique (On pense à L.-J. Calvet (2001) évidemment), il est a priori aussi plausible que la résultante (sens) vienne de la composante « intralinguistique » que de l'« extralinguistique ».

<sup>4</sup> on pense évidemment au tissu appelé *métis*, fait de deux matières différentes.

Le chercheur n'est plus sommé de montrer les « traces » de ce qu'il avance, puisque l'on n'affirme plus que le sens se trouve dans des traces univoques : s'il vient autant du contexte, de l'histoire, des représentations, que des traces linguistiques, à quoi bon privilégier les traces linguistiques ? Pire, et donc mieux, si le sens s'articule, comme cela est sans doute le cas, sur des représentations du contexte, de l'histoire, l'essentiel dans le travail de l'autre et donc de soi, *dans, avec, par* la langue et le discours n'est pas constitué par les traces, mais par *l'expérience*, donc l'interprétation de l'autre, la transformation de son apparent tissu de contradictions en histoire les articulant dans une cohérence, et téléologiquement, en fonction de celui à qui l'on s'adresse, et des objectifs poursuivis. Le discours du chercheur devient une sorte de politique linguistique-discursive : une forme de construction de l'autre pour un autre, d'action.

Si l'expérience de l'altérité de l'autre parlant est placée au centre de la linguistique, cela signifie que le processus qui permet de transformer le passé en expérience, à savoir la *réflexivité*, devient centrale, la recherche devenant le récit d'une expérience de l'autre accessible par la réflexivité.

Cette expérience de l'autre peut s'opérer selon des modalités diverses, par exemple celles qui sont extrêmement instrumentalisées, en mettant en œuvre une batterie d'outils, de notions a priori, qui organisent le processus expérientiel de l'autre, le standardisent souvent en standardisant les modalités selon lesquelles l'autre est autorisé à déposer les traces qui seront considérées comme pertinentes par le chercheur, ce qui est sans doute un peu contradictoire avec l'idée d'en montrer l'originalité. Si on les appelle les « protocoles » « armés », ce n'est peut-être pas que par hasard. Et si ces chercheurs tentaient de brider, de se défendre, d'amortir de choc de l'altérité pour le rendre supportable ?

L'approche qui se trouverait à l'autre extrémité du spectre, celle que l'on peut appeler ethnographique (M. Heller), ethno-sociolinguistique (P. Blanchet), je préférerais *anthropologique* tous implement, considérerait pour ainsi dire que le chercheur s'expose à l'autre comme on le ferait d'une plaque photographique. Une fois cette expérience faite, le chercheur, par un processus réflexif, lit l'altérité qui l'a bousculé, l'interprète dans son langage à lui, se le traduit, ou se le traduit à un autre, dans le cadre de sa recherche.

La linguistique, ainsi considérée, peut être vue comme le fait de tenter de raconter, de traduire « l'autre parlant » à un autre. Traduire et pas « comprendre » pour insister sur la responsabilité de médiateur du chercheur, pour souligner que l'on ne peut totalement « comprendre » l'autre sans attenter à son altérité, et que le mieux que l'on puisse faire est d'en proposer une traduction, téléologique elle aussi, influencée par le destinataire, les objectifs.

A la réflexion, si personne ne pouvait prévoir que les études créoles pourraient être un des lieux où se réfléchit une « alterlinguistique », une « linguistique critique » (Heller, 2002), une « ethno-sociolinguistique » (Blanchet, 2000), personne ne peut rétrospectivement s'en étonner. En effet, les sociétés et langues créoles ont manifestement du mal à se constituer parce que la perception de leur altérité est complexe. En effet, sociétés minorées dans l'ensemble occidental, elles doivent se construire « autres », sans apparemment vraiment le faire dans la rupture claire : quel laboratoire idéal pour une alterlinguistique, si l'alterlinguistique se faisait en laboratoire !

Si l'on pense, comme dans le paradigme positif, que le chercheur risque d'être « happé », altéré par l'altérité (les métaphores, de l'adhésion au terrain sont fréquentes, le terrain étant une métonymie de l'autre, celui que le positiviste ne peut pas même pas nommer autrement qu'indirectement), il faut, logiquement s'en méfier, le « mettre à distance », s'autoriser à le rencontrer seulement bien encadré par des méthodologies, protocoles, instruments qui amortissent le choc des altérités, les émoussent. C'est le paradigme galiléo-cartésien, avec ses ruptures, son binarisme, sont instrumentation compliquée, et parfois superfétatoire<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> « On sait, en effet, qu'il existe une tentation de la méthodologie superfétatoire, qui nous pousse à retrouver, mal et au prix de méthodes laborieuses, des données que nous ne chercherions même pas si nous ne les comprenions déjà ; c'est la tentation scientifique de recomposer l'immédiateté. Plus d'un sociologue « feindra ainsi d'aborder le fait social comme s'il lui était étranger, comme si son étude ne devait rien à l'expérience qu'il a, comme sujet social, de l'intersubjectivité ; sous prétexte qu'en effet la sociologie n'est pas encore faite avec cette expérience vécue, qu'elle en est l'analyse, l'explicitation, l'objectivation, qu'elle bouleverse notre conscience initiale des rapports sociaux, il oubliera cette autre évidence que nous ne pouvons dilater notre expérience des rapports sociaux et former l'idée des rapports sociaux vrais que par analogie ou par contraste avec ceux que nous avons vécus, bref par une variation de ceux-ci » (Veyne, 1971, 148, citant M. Merleau-Ponty, *Eloge de la philosophie et autres essais*, NRF, p. 116). Cela est bien caractéristique d'une approche en sciences

Si l'on pense que les approches ou méthodes en sciences humaines ont pour focus l'altérité, il faut en faire un allié. Le savoir-être créole en donne des exemples : on peut *être avec* l'autre pour en faire l'expérience, sans crainte de se faire happer par lui, parce que le chercheur réflexif a appris à savoir qui il est, comment il se construit, et que le chercheur réflexif élaboré à la façon de *l'être avec créole* peut à la fois être avec plusieurs autres à la fois. La question de l'adhésion, tant redoutée par le positivisme, est non pertinente dans cette approche. Le risque, dans ce type d'approche, n'est pas pas *d'être avec* mais *d'être entièrement avec* ou de *n'être qu'avec* un seul autre à la fois, en renonçant à sa pluralité constitutive et à la réflexivité qui permet de dégager des enseignements de l'expérience de l'autre.

Une autre façon de traduire cela, qui rappellera les propos de R. Balibar (1985) sur le « colinguisme », sur la fonction centrale de la traduction, consisterait à s'inspirer de cette pratique, où, après avoir fait l'expérience de la construction de sens dans un premier environnement (linguistique, culturel, historique...), le traducteur le reconstruit réflexivement, obligatoirement autrement s'il veut rester « fidèle », parce que dans un autre environnement.

### **Revendiquer la métaphore comme langage de la recherche altéritaire**

Une dernière traduction consisterait sans doute à utiliser les tropes comme archétypes méthodologiques. L'approche positive est une activité d'extraction, de prélèvement de « données » que l'on postule « représentatives », comme la métonymie évoque le tout par la partie. L'approche multimodale esquissée ici utiliserait plutôt la *métaphore*, qui est opératoire parce qu'elle ne renonce pas à la tension entre deux pôles qu'elle doit maintenir différents pour produire du sens, en faisant fonctionner un ensemble articulé à un autre, sans les confondre, puisque l'efficacité de la métaphore dépend, justement, de cela.

Dans une épistémologie positive, qui dit traiter d' « objets » et qui va chercher son inspiration dans les sciences « dures » qui dit savoir traiter les objets, ma proposition est inenvisageable, puisque l'épistémologie est réputée achronique, atopique, universelle, *unique*, comme le monde. Cela masque en fait des rapports de pouvoir bien évidents dès lors qu'on pose l'altérité comme focus des sciences humaines. Qui *peut* dire le monde unique en ignorant les autres ?

Si *l'autre* est le centre des sciences humaines, il est logique et nécessaire de chercher l'inspiration dans les pratiques de l'autre que sont les cultures empiriques. Pourquoi pas la culture occidentale, segmentante, rationalisante et binarisante, mais pourquoi pas alors, et aussi, le modèle anthropologique créole des pratiques de l'autre, que tant de créolistes ont contribué à construire, et que j'ai essayé ici de contribuer à traduire en pratique de recherche, m'inspirant, en cela, de la démarche de P. Ricoeur (1969), lorsqu'il va s'inspirer de la tradition herméneutique pour fonder sa propre méthodologie de recherche ?

R. Nicolaï, en m'invitant à cette réunion me proposait un titre comme : « Des nouvelles du chaos, 5 ans après », dont le contenu évoquerait l'article paru dans *Marges linguistiques* n° 1, en faisant le point sur l'évolution de cette perspective.

La réponse, en quelques mots pourrait donc être : en partant d'une expérience des sociétés créoles (chaos initial et premier pour ce qui me concerne), qu'une perspective unimodale dit chaotiques, j'ai été conduit à revendiquer le chaos des langues créoles, puis celui des langues tout court (*Marges linguistiques* n°1, et second chaos). La suite de ce parcours m'amène à me demander quelles sont les fonctions des dimensions chaotiques des langues, puisqu'elles semblent présentes partout, et donc, en sociolinguiste, à les associer à la dimension identitaire qui se construit dans les langues-langages-discours (LePage / Tabouret-Keller, 1985), et ainsi à proposer maintenant un point de vue complémentaire à celui des linguistiques de l'homogénéité. Celles-ci ont tendance à appeler « chaos »

---

humaines qui, se méfiant de l'altérité, mise sur de la méthodologie soit pour masquer la question (comme on le fait en parlant d' « objet » de recherche) soit pour donner l'impression que l'on a les moyens de la traiter par le moyen d'instruments, de méthodologies, de protocoles, etc.

l'ordre de l'autre, de l'étranger, pour pouvoir ensuite le vers l'extérieur comme le font les postures xénophobes.

Une linguistique de l'hétérogénéité ne peut que l'assumer, la revendiquer, au nom de la dimension altéritaire qui se construit dans les langues.

Si une linguistique de l'homogénéité cultivait la métonymie comme processus producteur de discours scientifique déresponsabilisé (dans une langue qui se voulait « neutre »), autour de l'idée de « *représentativité* » du corpus, extrait de la réalité considérée comme homogène à l'échantillon ponctionné, une linguistique de l'hétérogénéité, au nom du travail d'altérités irréductibles qui se construisent partiellement dans la dimension des langues-langages-discours est conduite à revendiquer la métaphore comme langue, qui cultive le trait *significatif*, historicisé, contextualisé, déclaré représentatif par un chercheur prenant toutes ses responsabilités.

Il s'agit d'une revendication qui part de l'idée que la métaphore est probablement le seul langage qui puisse parler de l'altérité sans y attenter, parce qu'elle revendique le point de vue de celui qui organise la porosité entre deux univers considérés comme différents. Cette revendication du point de vue de celui qui construit la métaphore laisse la place à l'autre, comme la prétendue absence des spécificités du chercheur dans la langue positiviste rendait impossible la présence d'altérité dans son discours.

Seule la revendication de la singularité du chercheur permet celle de la présence de l'autre, et non l'inverse comme on l'a longtemps défendu, en se défendant d'exister.

Le mérite de la métaphore est de permettre la présence de deux « multivers » qui communiquent sans se confondre, et sans être en guerre non plus : la métaphore me semble donc bien être le langage privilégié d'une alterlinguistique.

### **Bibliographie :**

Balibar, Renée, 1985, *L'Institution du français, essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République*, PUF.

Bergounioux, Gabriel, 1992, « Linguistique et variation : repères historiques », *Langages* n° 108, 114 – 125.

Blanchet, Philippe. / Bothorel, Arlette., / Robillard, Didier de. 2003, *Langues, contacts, complexité*, = *Cahiers de sociolinguistique*, n° 8, Rennes 2.

Blanchet, Philippe, 2000, *La linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche socio-linguistique*, Presses Universitaires de Rennes

Boulangier, Jean-Claude, 1991, « Une lecture socio-culturelle de la terminologie », Gaudin, F. / Allal, A., eds., *Terminologie et sociolinguistique*, = *Cahiers de linguistique sociale*, n°18, 13 – 30.

Calvet Louis-Jean, 1999 *Pour une écologie des langues du monde*. Plon.

Chaudenson, Robert, / Mougeon, Raymond / Béniak, Edouard, 1993, *Vers une approche panlectale de la variation du français*, Marquis.

Chaudenson, Robert, 1974, *Le parler créole de la Réunion*, Champion.

Chaudenson, Robert, 1978, « Phylogénèse et ontogénèse », *Langue française*, n° 37.

Chaudenson, Robert, 1992, *Des îles, des hommes, des langues : essai sur la créolisation linguistique et culturelle*. L'Harmattan.

Chaudenson, Robert, 1993, « Francophonie, « français zéro » et français régional », in Robillard, Didier. de / Beniamino, Michel., eds., 1993, *Le français dans l'espace francophone*, vol. I.. Champion, pp. 385 – 404.

Chaudenson, Robert, 1995, *Les créoles*. P.U.F.

Chaudenson, Robert, 1998, « Variation, koïnésiation, créolisation : français d'Amérique et créoles », in Brasseur, Patrice, éd., 1998, *Français d'Amérique. Variation, créolisation, normalisation*. pp. 163 – 179.

Chaudenson, Robert., 1990, "Du mauvais usage du comparatisme : le cas des études créoles" in *Travaux du CLAIX*, n° 8, pp. 123-158

- Chaudenson, Robert., 1991, "From Botany to Creolistics. The contribution of the Lexicon on the flora to the Debate on Indian Ocean Creole Genesis" in F. Byrne et T. Huebner (éds.), *Development and Structures of Creole Languages*, pp.91-100.
- Cornillet, Alban, 2005, *Discours de l'émotion, du contrôle au management. Pour une sociolinguistique de l'efficace*, thèse de doctorat, Rennes 2 Haute-Bretagne et Université catholique de Louvain (UCL - Louvain-la-Neuve).
- Gambier, Y., / Gaudin, F., / Guespin, L., 1990, « Terminologie et polynomie », in *Actes du colloque international des langues polynomiques*, = *P.U.L.A.*, n° 3 – 4, 202 – 217
- Gambier, Yves., 1991, « Terminologie et sociolinguistique », *Cahiers de linguistique sociale*, n° 18, 1991, 31 – 58).
- Gaudin, François., 1990, « La praxématique : un apport pour une théorie du terme ? », *Langage et praxis, documents de travail*, = *Praxiling*, 71 – 82.
- Gaudin, François., 1994, « L'insécurité linguistique des scientifiques. A propos d'une enquête socioterminologique », *Cahiers de lexicologie*, 1994-2, 47 – 58.
- Heller, Monica & Budach, Gabriele, 1999, «Prise de parole: la mondialisation et la transformation de discours identitaires chez une minorité linguistique», *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, 69(2), pp. 155-166.
- Heller, Monica et Labrie, Norbert, (dirs.), 2003, « Discours et identités : La francité canadienne entre modernité et mondialisation », Fernelmond (Belgique), Éditions modulaires européennes
- Latour, Bruno., 2006, *Refaire de la sociologie. Changer la société*, xxxxxxxxx
- Latour, Bruno, / Woolgar, S., 1979, *Laboratory life : The Social Construction of Scientific Facts*, Sage.
- Latour, Bruno, 1996, Petite réflexion sur le culte moderne des dieux Faitiches, Les empêcheurs de penser en rond.
- Le Moigne, Jean-Louis, 1994, *Le Constructivisme. Tome 1 : des fondements*, ESF éditeur.
- Le Page, Robert / Tabouret-Keller, Andrée., 1985, *Acts of Identity : creole based approaches to language and ethnicity*. Cambridge MA, Cambridge University Press.
- Morin, Edgar, 1973, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Seuil
- Morin, Edgar, 1977, *La méthode.1. La Nature de la Nature*. Seuil
- Morin, Edgar, 1986, *La méthode. 3. La Connaissance de la Connaissance*. Seuil
- Pétre-Grenouilleau, Olivier., 2004, *Les Traités négrières, essai d'histoire globale*, Gallimard
- Ricoeur, Paul, 1955, *Histoire et vérité*, Seuil
- Ricoeur, Paul, 1969, *Le conflit des interprétations, essais d'herméneutique*, Seuil
- Ricoeur, Paul, 1975, *La métaphore vive*, Seuil
- Ricoeur, Paul, P., 1990, *Soi-même comme un autre*, Seuil
- Robillard, Didier de, 1998, "Insularité, langues, chaos » in *Plurilinguismes* n 15. pp. 48 – 66.
- Robillard, Didier de, 2001-a «Sociolinguistique, villes, créoles : des fenêtres sur une linguistique chaotique ? », in Calvet, Louis-Jean. / Moussirou-Mouyama, Auguste, éds., *Le plurilinguisme urbain*, Didier érudition, pp. 463 –480.
- Robillard, Didier de, 2001-b , « Peut-on construire des « faits linguistiques » comme chaotiques ? Quelques éléments de réflexion pour amorcer le débat » in *Marges Linguistiques* (Revue électronique) n° 1, M. Santa-Croce, éd. [www.marges-linguistiques.com](http://www.marges-linguistiques.com). pp. 163 – 204. Paru également dans M. Santa-Croce, éd., *Faits de langue – faits de discours. Données, processus et modèles. Qu'est-ce qu'un fait linguistique ?*, Marges linguistique n° 1, volume 2, (édition papier), 137 – 232.
- Robillard, Didier de, 2003, « What we heedlessly and somewhat rashly call 'a language' » : vers une approche fonctionnelle du (dés)ordre linguistique à partir des contacts de langues : une linguistique douce ? in Ph. Blanchet / Arlette Bothorel, éds.), *Epistémologie de la sociolinguistique des contacts de langues* = N°8 des *Cahiers de sociolinguistique*, Rennes 2. pp. 207 - 231
- Stengers, Isabelle, 1993, *L'invention des sciences modernes*, La Découverte
- Stengers, Isabelle, 1996, *Cosmopolitiques*, tome 1, « La guerre des sciences », La Découverte.